

Membre du mouvement de résistance Vengeance, Serge Noizat distribue des tracts et fabrique de faux papiers. Il est arrêté le 12 mars 1944 à Bourges par le gestapiste français Paoli. Il a 19 ans. Après être passé au Bordiot - la prison de Bourges, puis celle d'Orléans, il part au camp de Compiègne d'où il est déporté le 24 mai 1944 au camp de concentration de Neuengamme et affecté au Kommando Beendorf, puis au camp de Wöbbelin. Matricule 30326. Libéré le 2 mai 1945 par les Américains, il est de retour à Bourges le 24 mai. Il pèse 35 kg.

[La vie au camp – Le travail]

Depuis la mi-juin 1944, venant de Neuengamme, j'étais à Beendorf en Basse-Saxe non loin d'Helmstedt dans une mine de sel.

[La fin du camp de Beendorf] Dès la deuxième quinzaine de mars 1945, de nouveaux déportés arrivèrent à Beendorf. Ils venaient de Porta-Westfalica et d'autres petits Kommandos de Neuengamme situés à l'ouest. Le Kommando de Beendorf comptait, à la fin mars 1945, une population masculine d'environ 600 Soviétiques, 150 Polonais, une centaine de Grecs, une soixantaine de Français et une centaine de détenus de diverses autres nationalités (Allemands, Espagnols, Tchèques...).

L'encadrement du camp était assuré par des Allemands « politiques » et « droit commun », et des Polonais. C'était donc un petit Kommando d'un peu plus de 1000 personnes.

Ce chiffre devait doubler début avril par l'afflux de détenus repliés de l'ouest devant l'avance des Alliés. Bien entendu, les rations déjà maigres diminuèrent de moitié. Ces arrivées créèrent un véritable bouleversement dans le camp [...]. L'unique bâtiment déjà bien rempli fut vite surpeuplé, d'autant plus que le travail à l'extérieur et dans la mine était bien ralenti. Les équipes de nuit étaient réduites et des « nachtschichten¹ » restaient au camp. Les nouveaux arrivés se groupaient avec les anciens de Beendorf suivant leur nationalité et nombreux couchaient à même le sol. Les rations soupe et pain étaient réduites et il n'était pas question de se laver.

Pour occuper tous ces inactifs du matin au soir, les Kapos et les SS multipliaient les corvées inutiles et les appels interminables. Très nerveux, dépassés par les événements et la pagaille, ils frappaient à tour de bras et de gummi².

Par chance, je continuais à descendre dans la mine où régnait une relative tranquillité. Je ne me souviens plus si c'était à Schacht Marie ou Bartensleben ni si les femmes descendaient encore dans l'usine.

Le travail de mon Kommando consistait à réceptionner des caisses à la porte de l'ascenseur et de les véhiculer, par rail, sur des wagonnets plats dans des grandes salles qui étaient vides ou des galeries non terminées.

Il y avait de nombreuses alarmes pendant lesquelles l'ascenseur ne fonctionnait pas, ou fonctionnait au ralenti, et qui nous laissait quelques instants de répit.

Mais la fatigue nous gagnait vite, les caisses étaient lourdes et volumineuses, la soupe de plus en plus claire et le morceau de pain de plus en plus petit. Nous savions que la libération était proche. Mais quelle sera la réaction des SS au moment de l'arrivée des Alliés ?

Il y avait moins de civils dans la mine, les vieux mineurs et les « machinistes » étaient rares, peut-être mobilisés par le « Volkssturm » ?

Quelques jours avant notre départ de Beendorf (2 ou 3 jours, je ne sais plus), la mine était en sommeil. Je restai au camp.

[Evacuation]

Dans la matinée du 10 avril [1945], l'ordre fut donné d'évacuer le camp de Beendorf. Alors commença un des épisodes les plus tragiques de notre déportation.

¹ Equipes de nuit

² Matraque en caoutchouc

Sur la voie ferrée reliant la mine au réseau, un train attendait, formé de wagons à ciel ouvert, à fond plat et dont les panneaux latéraux mesuraient en hauteur moins de 2 mètres. Certains wagons avaient à l'extérieur une petite guérite où se tenait un gardien. Les autres gardiens, S.S., soldats et membres du Volkssturm³, avaient à leur disposition des plates-formes et des wagons couverts.

Les S.S. nous firent monter dans les wagons à ciel ouvert, pêle-mêle, sans nous compter. Combien étions-nous par wagon ? Je n'en sais rien, mais il nous était impossible de nous tenir tous accroupis. Au début, grâce à une certaine discipline, nous changions de position à tour de rôle. Le convoi s'ébranla en fin d'après-midi vers ce que nous pensions être le nord. Il roulait lentement, les arrêts étaient fréquents. A chaque arrêt les gardiens encerclaient les wagons. Le voyage dura 6 jours et 5 nuits. Jours très chauds sous le soleil d'avril, sans pluie pour nous faire oublier un peu la soif, nuits glaciales sans aucune protection contre le froid et surtout sans manger ni boire. Pas de tinette dans les wagons, bientôt une odeur d'excréments s'éleva du plancher, heureusement qu'il n'y avait pas de toit.

Dès la seconde nuit des bagarres commencèrent entre détenus. Bagarres attisées par la xénophobie, la faim, la soif, la folie. Pour le malheureux qui se laissait glisser épuisé sur le plancher, c'était la mort certaine : piétiné, étouffé il ne se relevait pas. Les gardiens tiraient sur les têtes qui se hissaient au-dessus des panneaux.

Le quatrième jour le train s'arrêta plus longtemps en pleine campagne, les cadavres descendus et dévêtus furent enterrés dans la lande sablonneuse du Schleswig-Holstein ou du Mecklembourg. Nous ne savions pas où nous étions et peu nous importait. Pas question de risquer un regard au dehors, lors de la traversée des gares, car des soldats en déroute avaient la détente facile à la vue des sous-hommes en « rayé ».

Après l'arrêt du quatrième jour nous avions plus de place, celle laissée libre par les morts, mais nous étions quand même tous accroupis (certains sur de nouveaux cadavres).

Le train fantôme continuait son périple, avançait, reculait, restait à l'arrêt un temps que nous pensions être des heures. J'avais l'impression de n'aller nulle part et de sombrer lentement dans une folie collective due à l'épuisement.

Le sixième jour, nous sommes descendus du train en nous traînant avec beaucoup de peine. Nous avons atteint notre dernière étape : le camp de Wöbbelin, véritable mouvoir.

Quinze jours plus tard, un soldat américain de la 82^{ème} Air-Born venu nous délivrer était assis près d'un tas de cadavres, son arme sur les genoux.

Je m'en souviens comme si c'était hier... il pleurait.

Source :

- Témoignage de **Serge Noizat**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher. AD 18 – Br 4° 1464

- Lettre adressée à Herr Kooger en 1994. Extrait concernant la fin du camp de Beendorf. Source : Famille Noizat

Documents annexes :

- Un exposé préparé par Serge Noizat à l'attention des élèves préparant le CNRD (année ?) portant sur « La Déshumanisation ». Extraits – 4p. Source : Famille Noizat

- Article du *Berry Républicain* du 23.04.2005 – AD 18 – 204 PER 451

³ Nom donné à la milice populaire allemande levée en 1944 pour défendre le territoire du Reich

5) Le dernier du groupe Vengeance

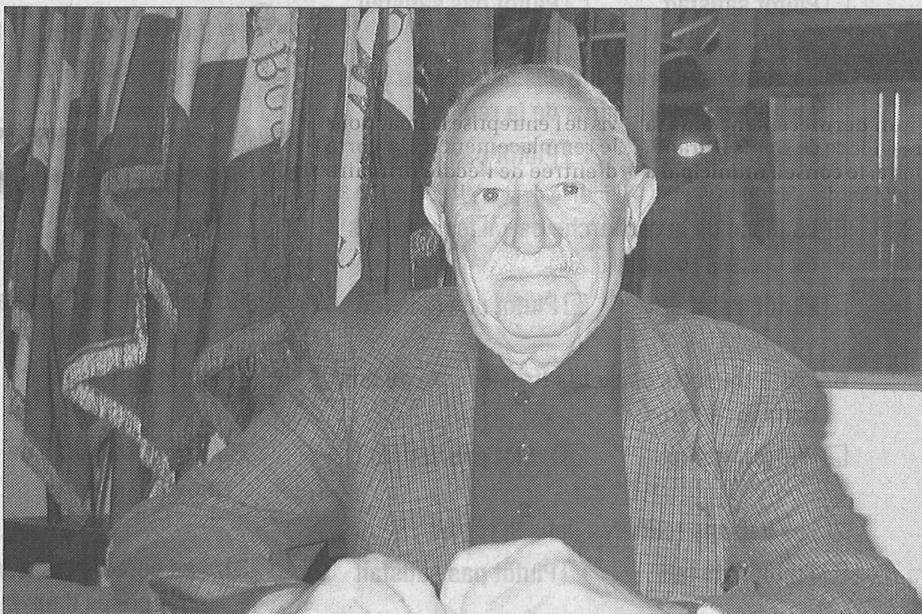
A dix-huit ans dans la Résistance, arrêté à dix-neuf ans, déporté le jour de ses vingt ans. Serge Noizat du groupe Vengeance se souvient de « l'autre monde ».

Lorsqu'il débarque à la gare de Bourges, le 24 mai 1945, Serge Noizat pèse trente-cinq kilos, traîne une dissenterie avant une septicémie qui va faillir l'emporter. Il va mettre plusieurs mois à récupérer.

Il fait partie du groupe Vengeance depuis plusieurs mois - « distribution de tracts, fabrication de faux papiers... » - lorsque le 12 mars 1944, « un samedi après-midi, au retour d'une semaine à Vierzon », Paoli et trois comparses le cueillent chez lui, rue Bertin à Bourges. « C'est Paoli qui m'a passé les menottes » et qui sera présent « aux trois interrogatoires musclés » qui précèdent son départ pour Neuengamme via Orléans et Compiègne « l'anti-chambre des camps ». Dans un wagon estampillé « huit chevaux, trente personnes » ils sont une centaine entassés pour un voyage de cinq jours et quatre nuits... « La faim passe encore, mais la soif, ça rend fou. ».

À l'arrivée, le cortège des humiliations longtemps contenues sous un silence de plomb. « On en parlait entre nous, mais pour les autres, c'est comme si les mots nous manquaient... Les chiens des SS, une salle de mise à poil, la douche » où l'on profite surtout pour boire un peu, enfin... la tonte intégrale contre les poux, la distribution des costumes de bagnard, rayés bleu et blanc... Et les jours aux trois appels qui traînent en longueur. »

Serge Noizat va passer ensuite un an dans une mine de sel, chaque journée commençant à 5 ou 6 heures, finissant à 19 heures, avec du gland torréfié pour café et de la soupe claire à midi.



PÉDAGOGIE. Après un long silence, Serge Noizat témoigne régulièrement auprès des scolaires.

Il est encore à Neuengamme quand « le haut-parleur annonce le débarquement... Le 7 ou le 8 juin 1944. Il va falloir attendre encore dix mois avant d'être libéré ! ». Et pas les moins durs...

Evacués vers un véritable mouroir devant l'arrivée des Russes

« Depuis la mi-juin 1944, j'étais à Beendort (Basse-Saxe) non loin d'Helmstedt, dans une mine de sel, le kommando comptant environ huit cents Russes, des Polonais, des Grecs, une quarantaine de Français. Après l'attentat de juillet, on a senti un petit relâchement, la plupart des SS ayant été envoyés sur les fronts. Mais leurs rempla-

çants, des anciens de la guerre 14-18 avaient eux aussi la main leste ! Dans la matinée du 10 avril 1945, on nous a fait évacuer dans des wagons à ciel ouvert. On nous emmenait à Woblin, un véritable mouroir où il ne restait rien, même pas l'herbe que des prisonniers avaient coupé pour s'alimenter... On avait plus de force à manger un jour sur deux un quignon de pain et quelques nouilles, et il arrivait chaque jour autant de prisonniers qu'il en mourait. Le 2 mai, on a vu dans le ciel des planeurs, de la 82^e Air-Born qui avait participé au débarquement. Les Américains sont arrivés. Après les grandes embrassades, ils nous ont distribué des rations, des cartes... On a attendu vers l'Elbe, que les ponts soient réparés. Vers le 16 ou 17 mai... »

Serge Noizat avec ses compagnons d'infortune, par camion, puis par train - « A huit par wagon avec de la paille neuve c'était le luxe ! » - a rega-

gné Bruxelles. « A Lille, la sûreté militaire nous a interrogés... Là on a pu envoyer un télégramme à nos familles qui étaient sans nouvelles. »

Lorsqu'il pose le pied sur la quai de la gare, Serge Noizat, matricule 30326, laisse « un gars qui allait à Bordeaux, Guy Rivasseau. » Pas en bon état. « Témoigner ? Sur le coup, on est assommé, abruti et on ne pense qu'à se sortir du borbier. Et puis, on était une minorité. On revenait d'un autre monde dans un monde libéré depuis un an (Bourges a été libéré le 6 septembre 1944) qui pense à autre chose... »

Et puis il y a eu « une longue période d'indifférence »... ■

PATRICK MARTINAT

➤ **Pratique.** Ainsi s'achève notre série de rencontres avec des témoins de la Déportation. Lire par ailleurs nos précédents volets dans nos éditions des 18, 19, 20 et 21 avril 2005.